

## **DE LAGOS A NAIROBI EN PASSANT PAR JOHANNESBURG : Une exploration des rivages anglophones de l'Afrique**

**Marc-Antoine PEROUSE DE MONTCLOS**  
Politologue, UR 53 : "Espace et territoires"

Badagry, frontière Bénin-Nigeria, le dimanche 19 septembre 1988 vers midi : Vitalis, ancien capitaine de l'armée biafraise à l'âge de 16 ans, aujourd'hui chauffeur d'une multinationale française, m'attend de l'autre côté du poste de douane, que je traverse à pied. Voilà, ce sont mes premiers pas au Nigeria. A mesure que la 504 *made in Kaduna* avance vers les faubourgs de Lagos, je m'émerveille des beaux restes du boom pétrolier : autoroutes, usines, embouteillages d'une métropole affairée, toutes choses auxquelles mes pérégrinations de routard au Burkina, au Togo ou au Bénin ne m'avaient guère habitué.

### **Du routard au chercheur**

A l'époque, mon intérêt pour le Nigeria venait autant de la fascination qu'exerce un pays dont la mauvaise réputation n'est plus à faire que d'une démarche intellectuelle. La curiosité du routard n'est pas un vilain défaut. Elle donne envie de comprendre. Elle incite à l'analyse. Jean-François Bayart, qui n'était pas encore le directeur du Centre d'études et de recherches internationales (CERI), m'avait conseillé deux créneaux de recherche au sud du Sahara : l'Afrique du Sud et le Nigeria. Le billet d'avion étant moins cher pour Cotonou que pour Johannesburg, et la couverture médiatique de l'apartheid me donnant (à tort) l'impression de n'avoir rien à découvrir en Afrique du Sud, mon choix se porta naturellement sur le Nigeria ! Prolongé par un séjour de deux ans en tant que lecteur de français à l'université de Port Harcourt, puis par de fréquents allers et retours et la collaboration de l'Institut français de recherche en Afrique (IFRA)<sup>1</sup>, mon travail de terrain a connu une certaine évolution, depuis l'étude des minorités ethniques jusqu'à celle de la violence urbaine en passant par celle des collectivités locales.

C'est encore sous l'impulsion de Jean-François Bayart que ma recherche doctorale a pris un tour comparatiste. L'Afrique du Sud est aussi une puissance économique, dont le PNB équivaut presque à celui de l'ensemble de l'Afrique subsaharienne, à l'instar d'un Nigeria qui abrite, à cause du pétrole une partie essentielle des intérêts économiques de la France au sud du Sahara. L'identité sud-africaine est bien aussi tourmentée que celle d'un Nigeria pluri-ethnique, factieux et parfois sécessionniste. Elle est compliquée par des clivages de races et de classes qui la rendent d'autant plus passionnante qu'elle infirme les analyses "tribalistes" du continent, montrant qu'une évolution vers d'autres formes d'alignement est possible. De par son degré de sophistication, la conscience politique des Noirs d'Afrique du Sud, forgée dans le contexte de la lutte contre l'apartheid, rappelle à certains égards celle des Afro-américains. L'affranchissement de la tradition, sans annoncer une rupture complète, va de pair avec la

---

1- Organisme du ministère des Affaires étrangères dont une branche s'est établie à Ibadan en 1991.

construction d'une modernité urbaine et, depuis l'arrivée au pouvoir du Président N. Mandela en 1994, d'un système politique innovateur.

Ma thèse de doctorat, soutenue à l'Institut d'études politiques de Paris en janvier 1995, poursuivait deux objectifs à partir de l'étude de cinq cas : Port Harcourt, Lagos et Kano au Nigeria et Johannesburg et Durban en Afrique du Sud. Le premier était de cerner le rôle de la ville dans la violence et de le replacer dans son contexte national et régional. La difficulté est qu'en Afrique les interpénétrations des mondes urbain et rural sont nombreuses et complexes. La fluidité de l'enracinement citadin rend subtile la définition d'une violence urbaine qui n'est certes pas n'importe quelle violence se produisant en ville, mais qui n'est pas non plus le résultat de la seule concentration de population. Entrent en compte certaines spécificités de la cité africaine : ataxie nigériane, ségrégation sud-africaine, absence de municipalités, structures démographiques qui soulignent la place centrale d'une jeunesse fragilisée par la déscolarisation et le relâchement de l'encadrement familial, coexistence de modernités différenciées marquée par les interdépendances des secteurs structuré et informel de l'économie et, parfois, les liens de clientélisme entre le bidonville et le quartier planifié, persistance d'affiliations traditionnelles, etc. Mes monographies font ressortir des agglomérations où les facteurs urbains de la violence dominant (Johannesburg, Lagos, Kano) et d'autres où les facteurs régionaux l'emportent (Port Harcourt, Durban).

Avec ces nuances, le deuxième objectif de ma thèse était d'étudier les effets sécuritaires de la violence sur la ville, tant du côté des pouvoirs publics (planification urbaine, organisation territoriale, positionnement des forces de l'ordre, modes de justice et de prévention), que des acteurs privés (montée de pratiques d'autodéfense plus ou moins organiques et plus ou moins contrôlées, bouleversement des flux d'échange et des marchés immobiliers, recomposition des quartiers, renfermement architectural). Happée par des turbulences de tout genre, la ville perd sa fonction de progrès au profit du ghetto.

### **De la violence urbaine à l'étude des réfugiés**

Mon itinéraire personnel explique peut être une démarche comparatiste, mais restant centrée localement, en l'occurrence au niveau du quartier. Il y a du routard dans cette approche, ces cabotages terrestres en "Coccinelle" ou en Land Rover le long des côtes Ouest et Est de l'Afrique. Nul besoin de revenir sur l'aspect formateur du voyage. Et puis il y a la conviction intellectuelle, fondée sur les mérites d'une comparaison par les extrêmes entre la ville hors-contrôle au Nigeria et la ville ségréguée en Afrique du Sud.

On en vient là à mon sujet de prédilection, l'urbain, dans ce qu'il a de pire (la violence, la misère) et de meilleur (l'invention d'une modernité africaine, le cosmopolitisme). L'enjeu est essentiel, inutile de le rappeler sur un continent dont la part rurale ne cesse de diminuer et est déjà minoritaire dans certains pays. Le terrain urbain ne contrevient pas à la problématique sur les réfugiés que je suis amené à traiter dans la Corne de l'Afrique. Dans ma thèse, j'ai étudié les flux de réfugiés en insistant sur le redécoupage de la ville en fonction des zones de violence, l'image de la cité et le regroupement communautaire auquel pouvait conduire

l'insécurité. J'ai bien l'intention de poursuivre dans cette voie, en me concentrant cette fois sur les problèmes d'insertion urbaine des réfugiés, en particulier lorsqu'il sont complètement étrangers au milieu d'accueil.

Les questions qui me viennent naturellement à l'esprit ne sont pas éloignées de celles qui affectent le migrant "ordinaire" en Afrique, du "Mossi voleur" en Côte d'Ivoire au *jagudar* ghanéen au Nigeria. Je pense en particulier à la criminalisation et au rôle de bouc émissaire de l'étranger, aux rejets xénophobes et à leur exploitation à des fins partisans ou nationalistes, aux politiques d'immigration et aux pratiques policières des pays hôtes, aux stratégies de contournement et de promotion sociale enfin, des "illégaux".

Du fait que mon collègue géographe à Nairobi, L. Cambrézy, travaille plutôt sur les camps de réfugiés, j'élargirai mon champ d'action à la brousse, d'autant que l'étude des flux forcés de migration Sud-Sud me fait revenir l'étude de la violence. Mon projet est aussi d'élucider l'enjeu politique des camps. Pour le pays d'accueil, l'intérêt est de capter l'aide internationale et d'opérer un *linkage* diplomatique en échange, par exemple, de facilités de crédit. Pour le pays de départ, les mêmes raisons interviennent dans le cas d'une opération de retour. Le camp est aussi un réservoir de main-d'oeuvre où les guérillas recrutent des combattants, quand elles n'en sont pas directement issues, ou quand elles ne viennent pas y rafler des jeunes.

A l'intérieur du camp, les modes d'organisation informels font apparaître des acteurs clés dont l'identification n'est pas toujours évidente et intéresse de près le HCR ou les ONG, lorsqu'il s'agit de distribuer vivres et médicaments ou de prévenir une explosion sociale. En ce cas, le chercheur peut aider à tirer la sonnette d'alarme et souligner les dangers d'une "ghettoïsation" liée aux répercussions d'un enfermement prolongé en camp. Pour comprendre ces sociétés réfugiées, l'apport d'un anthropologue ne serait sûrement pas de trop. Il en va de même pour la contribution du politologue, parce qu'elle enrichit l'analyse de la violence et des mouvements de population qui en découlent, tout en abordant la question du développement sur le fond avec des problématiques originales sur des institutions de pouvoir qui, en Afrique particulièrement, dépassent largement le cadre étatique. Au bénéfice de l'interdisciplinarité et de la complémentarité, cette contribution peut apporter, j'en suis convaincu, une dynamique nouvelle aux autres champs de la recherche orstomienne.

## **Bibliographie sélective de l'auteur**

Piges pour *Le Monde*, *Le Monde diplomatique*, *Marchés tropicaux*, etc...

1994 : "Le Nigeria". Paris, Karthala, collection Méridiens. 323 p.

1994 : "Une génération perdue à Johannesburg ?" in Marjuvia : A l'écoute des enfants de la rue en Afrique noire. Paris, Fayard : pp.376-379.

1994 : "Violence urbaine et privatisation de la sécurité à Lagos, Port Harcourt et Kano". *IFRA Ibadan Newsletter* vol.3, n°2 : pp. 5-7.

1994 : "Violence urbaine et privatisation de la sécurité en Afrique du Sud" in IFRA : Urban Management and Urban Violence in Africa. Ibadan, Institut Français de Recherche en Afrique (IFRA) : vol.2, pp. 87-96.

A paraître : "Libéria : des prédateurs aux ramasseurs de miettes" in Jean, F. & Ruffin, C. (ed.) : Les économies de guerre dans les conflits de basse intensité. Paris, Hachette Pluriel.

A paraître : "Violence et sécurité urbaines en Afrique du Sud et au Nigeria : Durban, Johannesburg, Kano, Lagos et Port Harcourt". Paris, Karthala.

## **Filmographie sélective de l'auteur**

1995 : documentaire de 52 mns sur Lagos, diffusé par Arte le 28 septembre.